

- Tu vas en parler aujourd'hui à maman ?
- Je ne sais pas.
- Je suis sûre qu'elle serait contente.
- Oui, peut-être. Mais même quand elle est contente, ce n'est pas évident de le voir.

Je tripote les cheveux de laine d'une vieille poupée que j'avais quand j'étais petite et qui finit sa vie sur le lit de Lulu. Au chaud sous la couette, comme au temps de notre cohabitation, on discute de nos histoires secrètes. Le tableau que nous formons ne doit pas être triste : deux paysannes frileuses, engoncées dans des superpositions de laine et de coton (un pyjama Winnie l'ourson et un pull à col roulé pour ma sœur, une chemise de nuit rose de chez Damart offerte par le grand-père maternel et une vieille veste en tricot pour ma part), la tête couronnée de coussins et les cheveux en bataille. Il est presque onze heures du matin et j'entends ma mère s'agiter dans la cuisine, affairée à la préparation de mon repas d'anniversaire.

- On devrait peut-être aller l'aider ?
- Oh non, j'ai la flegme, geint Lulu. C'est dimanche, aujourd'hui ! Alain a qu'à l'aider, après tout.

Je lui balance un coussin sur la tête.
- Toi, il n'y a pas moyen de te faire bouger ton derrière. Bon, puisque c'est comme ça, tu vas me préparer mon petit-déjeuner et me l'apporter au lit. Allez, ma bonne, pressez-vous !

- Tu peux toujours rêver. C'est fini, cette époque-là où j'étais ton esclave et où j'exécutais tout ce que tu me demandais de faire.
- Oh, Lulu, ne sois pas comme ça ! Tu peux bien faire plaisir à ta sœur chérie...
- Ouais, ouais, ma sœur chérie. Tu parles ! Avec toutes les saloperies que tu m'as faites quand j'étais petite. Tu te souviens de l'histoire du chien et de la brosse à dents ?
- Ça va, j'ai compris. On arrête là. Je vais aller faire mon petit-déjeuner.
- Lulu me retient par la manche de ma veste au risque de faire céder les dernières mailles qui la relient encore au reste du vêtement.
- Et le mien aussi, sinon je raconte tout sur le chien... et ce que tu sais.
- Je m'extirpe du lit en rigolant :
- Salope !

Ziza, le chien-tonneau, m'accueille à grands renforts de battements de queue qui entraînent, tel un seul bloc, son corps noir et luisant dans un mouvement de balancier.

- Oui, calme-toi, Ziza. Je sais : tu n'es pas belle, mais ce n'est pas de ta faute !

Une voix grave s'élève de l'autre côté du mur de la cuisine, quelque part dans le bureau.

- Arrête de mal parler à mon chien, tonitrue Alain.
 - Peuchère ! Tu crois que cela va la vexer ?
- Ma mère fait son apparition dans la cuisine, déjà toute pimpante et comme portée par l'énergie qui l'anime dans ses travaux ménagers :
- Enfin, vous vous décidez à vous lever. Tu as vu l'heure qu'il est ? On passe à table dans un peu plus d'une heure.
 - Mais on n'a pas encore déjeuné !
 - Ce n'est pas grave. Vous mangerez mieux à midi.
 - Qu'est-ce que tu as préparé ?
 - En entrée, j'ai fait des coquilles Saint-Jacques et une salade aux langoustines. Après, un rosbif aux morilles. Et pour le dessert, Alain

a préparé un gâteau.

- Bon ! Je vois qu'on ne va pas mourir de faim...

- Et tu diras à ta sœur de se dépêcher un peu et de venir mettre la table quand elle sera habillée.

- Ça, ce n'est pas gagné ! Je vais aller m'habiller moi aussi... Tu n'aurais pas quelque chose à me prêter ?

- Regarde dans mon placard.

Aïe ! L'entreprise d'archéologie en perspective... Il va falloir que je trouve un casque et une lampe de poche !

- Tu ne veux pas m'aider à chercher ?

- Bon, j'arrive dans dix minutes. Lève ta sœur d'ici là.

La sonnerie du téléphone me trouve le nez dans les fringues de Claude (mélange de parfums entêtants et de textures envoûtantes).

- C'EST QUI ??? je hurle du haut de la chambre.

- PHILIPPE, répond Alain.

Ah... Il a pensé à mon anniversaire.

- Allô !

- Joyeux anniversaire, Julia ! Bienvenue au club des trentenaires !

- Merci. Ça fait plaisir (quoi ? mon anniversaire ou l'entrée au club ?).

- Comment ça se passe, dans tes montagnes ?

- Super. Ma mère prépare les festivités, Alain bricole et ma sœur est toujours au lit. Tout va bien. Et toi ?

- Je bosse, comme d'habitude. Enfin, jusqu'à hier. Aujourd'hui, je fais un break.

- Tu restes à la maison ?

- Non, je vais rejoindre les collègues au bois de Boulogne ; il y a un concours de modélistes.

- C'est quoi, ça ? Une compétition de pâte à modeler ?

- Mais non ! se moque Philippe. Ce sont des gens qui fabriquent des avions en modèle réduit et qui vont les faire voler.

- Ah, génial...

- Bah, c'est histoire de prendre un peu l'air, tu sais. Et toi, ça va mieux ? Tu es moins fatiguée ?

- Oui, on peut dire ça. On a été ramasser des champignons avec mon père, hier.

Un sacré champignon, même...

- Vous en avez trouvé beaucoup ?

- Pas mal. Justin a remporté la palme du plus gros sac. C'est un professionnel.

- Qui c'est, ce Justin ?

- Un copain de ma sœur. Je ne le connaissais pas.

- Bon.

- ...

- Tu me manques. Je suis impatient que tu rentres.

- Oui. Moi aussi (pas très convaincante, la fille...).

- Bon, je vais vous laisser en famille. Profitez bien et j'espère que tu seras gâtée.

- J'espère aussi. Passe une bonne journée.

- Au revoir, my love !

- Ciao ! Je te rappelle avant la fin de la semaine.

- Ça va. Ciao.

Un tourbillon passe près de moi, laissant planer dans les airs des fragrances de vanille et de laque.

- Il est gentil, ce Philippe. Il a pensé à ton anniversaire...

Je lance vers ma mère un regard oblique.

- Bien sûr qu'il est gentil. Ce n'est pas le problème.

Les effluves reviennent, précédant Claude.

- Ça ne va pas entre vous en ce moment ?

- Si, si. Mais ce n'est pas la grande passion, on va dire.

- Bah, tu n'es pas obligée de faire ta vie avec lui. Tant que vous vous entendez bien, profite des choses telles qu'elles viennent.

- C'est ce que je pensais faire. Enfin, jusqu'à présent. Mais maintenant, ce n'est plus pareil.

- Pourquoi ?

- Je ne peux pas te le dire pour le moment.

Maintenant ? Pas maintenant ? J'ai le noyau au bord des lèvres, il

suffit que je le crache !

- Je t'en parlerai plus tard.

- D'accord. Bon, je vais mettre la table.

- Je croyais que c'était ma sœur qui devait le faire ?

- Ce n'est pas grave. Dépêchez-vous de vous habiller, on va passer à table.

- Alors, on ouvre tes cadeaux ?

- Lulu, ce n'est pas ton anniversaire. Tiens, va les chercher, puisque tu en parles !

Alain tire nonchalamment sur son cigarillo, les yeux rendus pétillants par l'alcool. Une douce somnolence s'est insidieusement installée parmi la tablée.

- Il était délicieux, ce rosbif, chérie.

Je repousse avec difficulté l'assiette posée devant moi, encore occupée par les trois quarts d'une part de gâteau au chocolat. La chantilly qui le recouvre s'effondre doucement, laissant apparaître par endroit le nappage brillant de sucre.

- Moi, j'ai trop mangé ; j'ai mal au cœur.

- Eh bien Julia, je ne te reconnais plus, s'étonne Claude en apportant un plateau avec le café et un paquet de biscuits secs. Tu as perdu ton bel appétit ?

- Non, je ne crois pas. Mais je ne suis pas en très grande forme, ces temps-ci.

- C'est vrai, je trouve que tu as les traits tirés. Tu as des soucis ?

- Si on veut...

- Joyeux anniversaire ! Joyeux anniversaire ! Joyeux anniversaire, Julia ! Joyeux anniversaire !

Lulu arrive les bras chargés de paquets, excitée comme une puce.

- Allez, ouvre !

- Il y en a beaucoup trop, vous êtes fous !

- Ce n'est pas souvent que tu es là pour ton anniversaire, alors on en

profite, justifie Claude avec un sourire espiègle.

Je déballe un par un les paquets, pressée comme une petite fille au matin de Noël.

- Oh, un super pyjama pour l'hiver, bien chaud et tout doux !

- Tu as intérêt à jeter ton vieux pijama minable de chez Damart, intervient ma mère avec empressement. Je ne veux plus te voir là-dedans !

- On verra. Après tout, cela m'en fera deux !

- Ne jetons rien, surtout, ironise Lulu. On ne sait jamais, en temps de guerre, ça peut servir...

- Wouaa !! Une lampe de salon marocaine. Merci, Alain ! Joli travail de restauration...

- Tiens, dit Lulu en me tendant un petit paquet plat et carré. C'est pour toi.

- Ah, ah, ça ne serait pas un CD par hasard ?

- Ouvre, tu verras bien.

- Barbara Streisand et Barry Gibb ! Ça tombe bien : à force d'écouter le 33 tours, j'ai fini par user les sillons...

- C'est le chanteur des Bee-Gees, c'est ça ? demande Alain en se penchant vers la table pour voir la pochette du disque.

- Bravo, Alain ! Tu t'y connais, toi, en musique, non ? rigole Lulu. Il reste un cadeau, Julia.

- Qu'est-ce que c'est ? je demande en défaisant l'emballage.

Ruban bleu, papier brillant, papier de soie.

Choc !

Une sucette de bébé et de minuscules chaussons en laine blanche !

- Qui est-ce qui m'a offert ça ? j'articule d'une voix blanche.

- C'est nous, répond Lulu avec enthousiasme.

Traîtresse. Elle a parlé !!!

Je lève péniblement les yeux vers ma mère. Ma tête est toute bizarre et je sens la chaleur me monter au visage.

- C'est Lulu qui nous l'a dit, prononce doucement celle-ci. Alors voilà, on voulait te dire qu'on était content.

Mes pensées s'agitent dans tous les sens et viennent cogner contre les parois de mon crâne. Je baisse les yeux, ne sachant que dire.

Lulu s'assoit à côté de moi.

- Je ne voulais pas en parler avant toi, je te le jure, mais maman m'a demandé ce que tu avais quand on est rentré des champignons. Elle trouvait que tu avais l'air bizarre et que tu semblais malade !

Un sentiment de colère mélangé à une angoisse sourde m'envahit.

- De toutes façons, je ne sais pas si je vais le garder ! je crache avec dépit.

- Mais pourquoi ? interroge Claude.

- Parce que je ne l'avais pas prévu ! Parce que ça me fait peur ! Parce que je ne suis pas amoureuse de Philippe ! Voilà pourquoi !

Alain et Lulu sont installés devant la télé, dans le salon. Ils semblent absorbés par un documentaire sur les babouins. Des cris stridents sortent du poste de télévision, venant déchirer l'ambiance paisible de la maison.

Je me concentre sur ma tasse de thé, la vapeur du liquide chaud enveloppant mon visage comme un masque humide et caressant. Claude me fait face, de l'autre côté de la table de la cuisine, les mains entourant sa tasse de café.

- Vous en avez parlé ensemble ?

- Non. Je n'arrive pas à le lui dire. Et puis, on n'a jamais le temps de se poser.

- C'est important qu'il le sache... Il a sa part dans l'histoire.

- Je sais. Mais je ne peux pas me projeter dans tout ça : moi avec un bébé dans les bras, Philippe à mes côtés, à Paris...

- Tu penses sérieusement t'en défaire ?

- Non. J'ai dit ça sous le coup de la colère. Mais tu comprends, c'est arrivé trop vite, sans que je n'ai rien décidé. Il n'y a pas de place dans ma vie pour un enfant. Comment serais-je capable de l'aimer, de bien m'en occuper ?

- Tu sais, moi, je t'ai eu très jeune ; j'étais encore étudiante. On est quand même arrivé à s'en sortir, avec ton père.

- Mais vous en aviez envie ?

- Oui.

- Alors que moi, non.

- On t'aidera.

- À huit cent kilomètres de distance ! Je ne vois pas bien comment...

Et Philippe, dans tout ça ? Qu'est-ce que j'en fais ?

- Ça, il n'y a que toi qui peux répondre à cette question. Tu l'aimes ou tu ne l'aimes pas ?

- Je ne sais pas. En tout cas, je ne sais pas si je l'aime suffisamment pour envisager d'élever ensemble ce bébé. En même temps, je ne me sens pas capable d'affronter cela toute seule. Ni de priver un enfant de la présence de son père. Je trouve cela tellement triste, toutes ces familles décomposées. Moi, j'ai grandi dans un environnement confortable, avec mon père et ma mère qui s'aimaient ; c'est ce que je me souhaitais idéalement. Aujourd'hui, tous ces schémas volent en éclats. Je suis face au mur et de quelque façon que je tourne le problème, je ne vois aucune solution valable ! Cela fait des semaines que je me débats dans cette toile. Maman, qu'est-ce que je peux faire ?

- Tu dois prendre une décision en connaissance de cause, même si elle est insatisfaisante. Il faut faire ce qui te semble le mieux au fond de toi, pour toi mais aussi pour cet enfant car maintenant, il est lié à toi et à son père, quoique tu fasses. Après, ton histoire avec Philippe, les bouleversements dans l'organisation de votre vie, c'est autre chose ; cela se gère en temps voulu.

- Mais c'est toute ma vie qui va changer ! Un être va être attaché à mes pas pendant des années, mobiliser mon temps, mon énergie... Je ne sais pas si je suis prête.

- Si tu as fais le choix de le garder, il faut que tu l'assumes. Cela fait partie de ta responsabilité d'adulte.

- Adulte ! Je ne suis même pas sûre que je le sois ! Personne ne nous a jamais formé à cela, encore moins à devenir parent. Je suis ta fille et

je vais devenir mère. Toi, tu es ma mère et tu vas devenir grand-mère. On se prend tout ça d'un coup dans la tronche...

- Je ferai comme toi : j'apprendrai au fur et à mesure... Ça fait partie des étapes de la vie. On ne choisit pas non plus de vieillir.

- Moi, je veux être libre. Libre de choisir ma vie, d'aller et venir à ma guise, de m'amuser. Libre d'être insouciante.

- Mais il va falloir un jour que tu te décides à accepter de grandir. Avoir un enfant ne t'empêche pas de t'amuser et de rester toi-même. Simplement, tu as quelqu'un sous ta responsabilité, sur lequel tu dois veiller et qui a besoin de toi pour grandir et devenir une personne. C'est aussi un processus dynamique, où tu changes en même temps que l'autre. Tu ne dois pas considérer cela comme une régression ou une négation par rapport à ta vie actuelle, mais comme une évolution, forcément bénéfique ou du moins intéressante...

- À t'entendre parler, on trouverait presque cela beau et palpitant... Je n'ai pas encore trouvé le sens de ce que je fais ni comment je veux que ma vie évolue ; comment veux-tu que j'intègre là-dedans une autre personne, en plus complètement dépendante de moi et sans défense ? J'ai toujours pensé qu'avant d'avoir un enfant, il fallait avoir fait le tri dans sa tête et vécu ce que l'on avait à vivre tout seul. Je vois tellement de gens qui déversent sur leurs enfants tous leurs problèmes personnels ou de couple sans se rendre compte qu'ils les façonnent d'une certaine manière et ancrent dans leurs petits cerveaux imprimables des choses pas cools qui les suivront ensuite toute leur vie. Il y a tellement de choses qui se jouent dans l'enfance ; moi, je ne me sens pas autorisée à projeter sur mon enfant toutes mes angoisses ou mes incertitudes, ni à l'accueillir dans un foyer qui fout déjà le camp.

- Quoique tu fasses, même inconsciemment, tu transmettras une partie de toi à ton bébé et c'est normal. Mais lui aussi est une personne à part entière, en construction certes, mais possédant déjà son propre caractère et sa personnalité. Il influera aussi sur ton destin comme tu influeras sur le sien. Et il te fera comprendre des choses que tu

ne soupçonne même pas au jour d'aujourd'hui. Tu dois lui faire confiance et te faire confiance.

- Et Philippe ?

- Il faut que tu lui parles. Vous devez régler cela ensemble et décider de ce que vous voulez construire ensemble ou non.

- Je le ferai au retour des vacances ; je ne veux pas lui annoncer tout de go, en plus par téléphone interposé.

- Je crois en effet que c'est mieux.

- Je te remercie, maman.

- De quoi ?

- De m'avoir écoutée et dis ce que tu pensais. Je suis contente d'avoir eu cette conversation avec toi. On n'a pas souvent l'occasion d'aborder des sujets profonds et qui nous touchent de près. Cela m'a aidée à y voir clair.

- Moi aussi, je suis contente.

Petit sourire gêné ; le côté breton reprend le dessus.

- Bon, je vais débarrasser la table.

- Non, laisse, maman ! Je vais le faire.

- Comme tu voudras. Alors, je vais lancer une machine à laver.

Un singe hurle. Ziza ouvre un œil et lève une oreille, puis se rendort instantanément.

Les herbes frétilent : une sauterelle à la carapace brillante se fraie un chemin dans cette forêt miniature, faisant craquer les brins de paille râches (c'est incroyable le bruit que cela peut faire, si l'on prête un peu l'oreille...). Ses longues pattes arrière en dents de scie se déplient avec lenteur, prêtes à se détendre d'un bond. Elle a des allures de chef d'orchestre, avec ses deux antennes rejetées dans son dos telle une chevelure sauvage et ses ailes réunies en un queue de pie amidonné. Beethoven en habit vert.

Hop ! Elle a sauté.

Et hop, hop ! Attends-moi, tu vas trop vite !

Hop, hop, hop. Miséricorde, elle est allée se jeter tout droit dans une toile d'araignée !!! Un coup de patte à gauche, un coup de patte à droite : pas moyen de se dégager ; plus elle s'agit, plus elle s'englue dans le piège tissulaire. Elle s'épuise, s'énerve, crisse des dents et des antennes. Mais voilà le monstre qui arrive : une énorme araignée à l'abdomen rayé de noir et jaune et aux mandibules gourmandes... Le prédateur ne se presse pas ; il sait que le temps joue pour lui. Une fois sa victime épuisée, il n'aura qu'à lui asséner le coup de grâce, une morsure bien placée entre les deux yeux ! Voilà qui est fait. À présent, opération empaquetage : l'arachnide tourne autour de l'insecte en dévidant de son derrière sa bobine de fil de soie. En quelques secondes, la sauterelle malchanceuse est transformée en momie, conservée à l'abri des intempéries pour être consommée ultérieurement.

Je reste accroupie devant le lieu du drame, les yeux rivés sur le spectacle, incapable de venir en aide à la pauvre bête. La nature est cruelle ! Elle reprend toujours ce qu'elle a donné, soumise au cycle immuable du temps et de la fuite en avant. La sauterelle doit mourir, mangée par l'araignée ; c'est dans l'ordre des choses. Une autre sauterelle viendra peut-être et fera un plus long saut, passant au-dessus des mailles du filet. C'est sans doute de là que vient l'expression : « La vie ne tient qu'à un fil ».

Je me redresse, morose. Ça avait pourtant bien commencé, ce nouvel épisode de « 30 millions d'amis ». Il ne manquerait plus que je tombe nez à nez avec une mante religieuse. Brrrr ! Celle-ci, ce n'est pas à un chef d'orchestre carapacé qu'elle ressemble, mais à un vampire suceur de sang armé de deux bras articulés façon Sigourney Weaver dans « Alien II » !

J'attaque la montée derrière la maison, à travers champs. Souffle court. Je patine. Ma pauvre fille, te voilà bien démunie quand la bise fut venue. La graine qui grandit en moi me pompe déjà toute mon énergie. J'arrive péniblement en haut, le cœur battant à tout rompre et les jambes sciées. De là, la vue est magique : trois cent soixante degrés d'éléments à l'état brut. Je suis le petit noyau posé au centre d'une

couronne de montagnes, la brindille ridicule qui déifie de sa pensée les arbres centenaires qui l'entourent. Nature ingrate, nature changeante, pénètre-moi de ta plénitude ! Rends-moi un peu de la sérénité qui te berce ! Partage avec moi tes secrets éternels...

La pression des dernières heures commence à redescendre. Trop de choses se sont passées, se sont dites. Je dois me retrouver, enfiler un nouvel habit adapté à mes formes. Je n'arrive pas à faire le deuil de ma jeunesse, m'imaginer en jeune mère comblée, ma propre mère jouant à la mamie, mon père en papi gâteau, ma sœur en tante enjouée contente d'avoir trouvé une nouvelle poupée, Alain en beau-grand-père réservé et Ziza en chien encombrant envoyant des volées de poils noirs dans le berceau tout blanc... Une fois de plus, Philippe est absent du tableau. J'arrache machinalement des touffes d'herbe et les envoie à mes pieds. Pauvre enfant : pas encore né et déjà affublé d'une mère pas assumée et d'un père évacué. Pourquoi ne suis-je pas un animal, une belle louve sauvage et indépendante (tant qu'à faire...) qui accouche un beau matin d'une portée de petits criards qu'elle gratifie immédiatement de coups de langue affectueux et protège de son pelage chaud ? L'instinct animal, ça a du bon. Pas de questions, juste faire le nécessaire, ce que dicte la nature. J'ai beau essayer, le cerveau revient toujours au galop... C'est rassurant, ceci étant ; cela prouve que nous sommes vraiment des animaux pensants. On le savait déjà, mais de temps en temps, il est bon de reprendre la juste mesure des choses !

Un bruit de moteur attire mon regard vers la route, tout en bas : le voisin débouche du tournant, perché sur son Quad, fier comme un pape. Derrière lui suivent les brebis et les chèvres, bien disciplinées, trottinant au rythme de l'engin à grosses roues. Ou comment la modernité fait irruption dans un tableau champêtre ! Gérard me voit et me fait un signe de la main. Il gagne un temps considérable grâce à sa nouvelle acquisition. Plus besoin de marcher plusieurs heures par jour pour conduire chaque matin le troupeau dans un nouveau champ, revenir à la ferme pour vaquer à d'autres occupations, repartir

en fin de journée récupérer les bêtes et reprendre enfin le chemin de la maison. Yaourt le chien ferme la marche, ses longs poils autrefois blancs formant sur son arrière-train des dread-locks laineuses. Il ferait bien de profiter de la prochaine tonte pour se faire faire un shampoing et une coupe ! Le soleil attaque une descente en pente douce, jetant une lumière plus diffuse sur les vallons et les crêtes. Il est temps de redescendre, mes doigts de pieds crient pardon, recroquevillés dans mes chaussures. Une petite appréhension m'étreint la gorge à la pensée de mes récents aveux et l'idée de revenir face à tous ces gens à la fois bienveillants et impliqués qui vont me regarder d'une autre façon, mi-inquiète, mi-condescendante. Je ne veux surtout pas faire l'objet de toutes les attentions, être entourée de mille prévenances et cernée de conseils, comme toutes ces femmes enceintes pour la première fois dont on pense qu'elles ont grand besoin d'assistance et que l'on enferme dans un cocon protecteur. Je suis complètement perdue et ignorante de ce qui m'attend mais je veux que l'on me foute la paix ! Voilà, c'est dit. Je suis prête. Ouvrons la porte et affrontons le cercle familial !

- Ah Julia, enfin te voilà ! Tu ne devrais pas rester dehors par ce temps-là, tu vas attraper mal !

Attention ! Que je n'entende personne rajouter : « Dans ton état » !

Françoise Giroud est morte hier. Un bastion de l'intelligence féminine est tombé. Le cheveu court, l'œil parlant, ce petit bout de femme s'est érigé à la tête d'une grosse entreprise de presse, a aimé et côtoyé des hommes d'envergure et de pouvoir et a su créer un nouveau genre de femme qui se joue des codes traditionnels et peut rendre terriblement sexy une chemisette blanche et une veste de costume sombre. Une image déjà un peu dépassée mais toujours séduisante véhiculée par des magazines féminins comme Elle, qui depuis ont oublié d'où ils venaient et distillent des pages insipides de fausses actus à tendance « people » et de photos de mode qui desservent

plus qu'elles n'avantagent les mannequins et les habits qu'elles sont censées valoriser (sans parler des vrais faux articles de fond, en fait le bas-fond de petites pensées à la semaine et de conseils de midinettes). La véritable beauté est donc bien dans la profondeur et la consistance, Françoise Giroud en est la preuve.

Belle aussi, Alexandra David-Neel, dans sa folie de connaissance et sa quête de spiritualité. Elle non plus n'était pas bien grande. Ni très féminine, bien que le mot soit ambigu, exprimant à la fois « ce qui évoque la femme », ses caractéristiques propres, et la référence à un modèle qui s'affirmerait soit en opposition, soit en accord avec le modèle masculin selon la relation que l'on développe avec le sexe opposé. Chanteuse lyrique dans sa jeunesse, Alexandra a fréquenté le beau monde et porté de belles robes. Elle s'est même offert le luxe d'épouser un ingénieur en chef des chemins de fer en Afrique du Nord qu'elle a presque aussitôt abandonné pour courir le monde, non sans profiter des ressources pécuniaires qu'il lui envoyait régulièrement. Mais c'est bien plus dans sa robe en gros tissu et la tête coiffée d'un chapeau tibétain qu'elle rayonnait. Son opiniâtréte force l'admiration comme elle a forcé les portes de Lhassa. Et malgré un caractère épouvantable, sa secrétaire des dernières années (qu'elle a quand même poussées jusqu'à 101 ans !), dite « La tortue », a des accents d'incantation dans la voix lorsqu'elle raconte aux visiteurs venus découvrir sa dernière demeure à Digne-les-Bains (il fallait vraiment qu'elle soit originale pour choisir ce bled comme lieu de retraite, après tous les pays exotiques qu'elle avait traversés...) la vie de cette femme d'exception et leur montre les objets bringuebalants qui l'accompagnaient tout au long de ses voyages en Asie : une boussole, des gamelles en fer, une paire de jumelles... Son mari est mort sans avoir partagé un semblant de vie commune, seulement relié à elle par une correspondance abondante et la conscience de servir une cause plus noble en la découverte d'une civilisation riche de sens et d'une philosophie porteuse de nouveaux horizons.

Femme, très femme, Romy Schneider, belle et non moins respectable.

Belle, très femme et féministe, Simone de Beauvoir, pourvue d'une intelligence au-dessus de la moyenne et brisée par les tourments de l'amour et de ses vicissitudes bassement vulgaires. Être sortie de Normale Sup' et avoir écrit de tels ouvrages pour se laisser emmerder par un petit gnome à tête de grenouille, c'est quand même malheureux, même s'il s'appelle Jean-Paul Sartre !

Et les enfants, quelle place ont-ils eu dans la vie de ces femmes au destin hors du commun ? Aucun bambin pour Alexandra David-Neel et Simone de Beauvoir, deux petits anges pour Françoise Giroud, un fils mort dans des circonstances dramatiques pour une Romy à tout jamais brisée dont l'enfant survivant n'arrivera pas à combler le vide. L'image qui reste dans les mémoires est celle de femmes entières et autonomes, êtres de chair et de sang portées au rang d'icônes par le pouvoir de leur pensée, la force de leur sensibilité ou la ténacité de leurs idées. La présence d'enfants, ou son absence, restent au second plan, dans les coulisses de leur vie privée. Avaient-elles le désir d'enfant ? L'amour maternel a-t-il influencé leur parcours ou a-t-il été refoulé par manque de place ? Et finalement, est-il possible de concilier vie familiale et accomplissement de soi quand celui-ci se fond dans une tâche qui dépasse sa propre existence ? La seule femme qui peut répondre oui à cette question avec une totale certitude, c'est la vierge Marie, dont l'unique mission a été d'accoucher de Jésus...

Mais je m'égare en de vaines élucubrations. Qu'ai-je à voir avec ces figures de femmes sublimes ? Que sais-je de leurs sentiments et autres émotions maternelles ? Quelles supposées conclusions puis-je tirer de leur histoire par rapport à ma propre situation ? Julia, arrête de spéculer... Tu cherches des pseudo réponses à tes angoisses dans de fausses théorisations, des exemples que tu transformes en modèles de compréhension pour ton propre usage. Ce bébé est le tien, c'est au sein de ta vie que tu dois lui trouver un sens. Alors, suis ton chemin et cherche, ma fille ! Comme disait quelqu'un que je ne connais pas, aide-toi et Dieu t'aidera...

- Il faut laisser faire la nature, c'est dans l'ordre des choses.

Tiens, j'ai déjà entendu cela quelque part. Merci papa, je me sens beaucoup mieux avec ce type de considérations.

- Tu as raison, papa, il faut laisser faire les choses ; c'est sûrement pour cela que quand tu t'occupais de moi petite, je t'appelais maman ! Heureusement que le développement de ma perception m'a permis de savoir qu'une maman n'avait pas de grandes mains et des poils partout. J'aurais pu avoir des problèmes plus tard, à la sortie de l'école !

- Qu'est-ce que tu peux dire comme conneries...

- C'est ça qui me sauve. Il ne faut pas prendre la vie trop au sérieux. Mais là, c'est vrai que j'ai du mal à l'appliquer à ma situation présente. Je ne rigole pas du tout !

Tony le serveur fait irruption à notre table :

- C'est pour qui, le tartare ? Pour le papa ?

- Oui, merci.

- Et les pâtes sauce roquefort, c'est pour la fifille... Voilà.

Je lance au serveur un regard perplexe. Qu'est-ce qui lui prend de me parler comme ça ?

- Tiens, tu aimes le roquefort maintenant ?

Je penche les yeux vers mon assiette, cherchant la réponse au milieu des vagues crèmeuses aux reflets bleutés.

- Ben oui, apparemment. C'est récent, j'avoue... J'aime ça depuis aujourd'hui. Ah, ah, ah !

- Tu es zinzin, ma pauvre fille.

Je hoquette de rire, toute contente de ma découverte. Je n'ai jamais pu supporter les fromages moisiss, qu'ils soient bleus, verts ou même roses. Les goûts changent, c'est un fait.

- Alors, Poute, qu'est-ce que tu as fait de beau cette semaine ?

- Bof, pas grand-chose. Je m'emmerde dans ce village qui se prend pour une ville. On voit toujours les mêmes têtes.

- Et ton week-end à Nice, c'était bien ?

- Oh, pas terrible.
 - Pourquoi ?
 - Bah, c'était pépère. On est allé un peu danser mais il n'y avait que des veuves âgées et pas belles. J'ai discuté avec une femme pendant une heure ou deux : elle m'a raconté toute sa vie, son ancien mari, ses enfants, ses problèmes de ménopause...
 - Effectivement, ça ne donne pas trop envie.
 - Tu penses ! Tu me vois m'installer avec quelqu'un comme ça, dans un petit pavillon de banlieue, à rester à la maison toute la journée et à aller jouer aux cartes le samedi avec les autres retraités du quartier ?
 - C'est sûr, décrit comme cela...
 - Je pense que je vais prendre quelques petites vacances dans les îles. J'ai un cousin qui habite à La Réunion ; je lui ai dit que j'allais venir passer un mois ou deux chez lui.
 - Ah bon ? C'est cool !
- Marcel s'adosse sur le dossier de sa chaise et prend un air évasif.
- Oui, et je crois que si la vie là-bas me plaît, peut-être que je resterai quelques temps. On verra...
- Je lève les yeux vers mon père, l'air interrogateur.
- C'est nouveau, cette histoire des îles. Tu ne nous en a jamais parlé.
 - Oh, c'est juste une petite ballade, pour changer d'air.
- Je me méfie de ce ton anodin qui cache bien plus de certitudes qu'il ne veut en laisser paraître. Marcel est en train de nous mijoter quelque chose.
- Remarque, tu as raison d'en profiter. Moi, si je pouvais, je m'enfuirais de Paris et j'irais vivre dans un pays où il fait chaud toute l'année, où les gens sont décontractés et vivent en short et en tongs.
 - Ma pauvre chérie... Tu pourras faire cela quand tu auras travaillé quarante ans comme ton vieux papa et que tu pourras enfin te reposer.
 - Et bien, tu es encourageant, toi ! Je n'attendrai sûrement pas quarante ans pour faire ça. Déjà, il faut que je m'en aille de Paris. Mais pour faire quoi, ça, je n'en sais rien. Et puis je ne sais pas où aller habiter. Et Philippe, comment je vais faire avec lui ?

Marcel secoue la tête.

- Mon Dieu, tu n'as pas changé. Toujours à te poser dix mille questions auxquelles tu n'as pas la réponse. Déjà adolescente, tu étais comme cela : « Et papa, qu'est-ce que je vais faire comme études ? Papa, j'ai peur d'aller à Marseille toute seule... Et papa, tu crois que je vais y arriver en classe préparatoire ? » Et tatati, et tatata... Et finalement, tu as toujours réussi à faire ce dans quoi tu t'étais engagée.

- Mais là, ce n'est pas pareil. Je ne suis plus seule concernée. Et je ne vais pas arriver à tout gérer...

- Allons ! Quand tu es née, ta mère était encore à la faculté et moi, je travaillais dans un centre social. On n'avait presque pas d'argent et un tout petit appartement. On se servait de cagettes comme tables de nuit... Et tu vois, on a quand même réussi à t'élever proprement.

- Mais vous, vous vous aimiez !

- Philippe t'aime aussi, non ?

- Je ne sais pas. Avec l'éloignement, je me pose beaucoup de questions.

- Ne t'inquiète pas : quand tu rentreras à la maison, tout rentrera dans l'ordre.

- Mouais...

- Tu as fini tes pâtes ?

Je regarde mon assiette à moitié pleine et touille la sauce avec ma fourchette.

- Je n'en veux plus. Je n'aime pas ça.

- Mange tes pâtes, lance Marcel d'un ton autoritaire.

- Oh, attention, tu ne me parles pas comme ça, hein ! Je fais ce que je veux maintenant. Tiens, regarde, je lèche même mon couteau, dis-je en m'exécutant aussitôt.

Mon père déteste cela et il m'enguirlandait lorsque je le faisais à la maison. Mais moi, je n'ai jamais rien dit lorsqu'il sortait de table à peine le repas terminé pour aller dans le salon regarder les infos télévisées en laissant ma mère toute seule débarrasser et ranger la cuisine. Alors, camembert !

Je préfère cependant changer de sujet de conversation : je n'ai

pas encore l'habitude de provoquer mon paternel comme cela et ai toujours la crainte d'une « réponse » trop spontanée.

- Je te vois bien dans les îles, vêtu d'un simple pagne et entouré de jeunes filles qui te passeraient des couronnes de fleurs autour du cou et de l'huile de jojoba dans le dos. Je suis sûre que tu adorerais cela, n'est-ce pas papa ?

Marcel sourit, découvrant ses dents de la chance.

- On verra. Je ne fais pas trop de plans sur la comète pour l'instant.

Traduisez : je pense qu'après le déjeuner, je vais passer à l'agence de voyage pour prendre mon billet.

- Bon, tu veux un dessert ? demande Marcel.

- Quelle question ! Bien sûr que je veux un dessert. Je vais prendre une île flottante. C'est MARRRRRRANT, NON ?

Tous les regards se tournent vers nous. Nous rigolons dans notre barbe.

- Tiens, me dit mon père en sortant d'un sac posé à ses pieds un paquet rectangulaire enveloppé dans du papier cadeau multicolore. Bon anniversaire, ma chérie.

- Oh non, Marcel, il ne fallait pas ! Ça me gêne.

- Allez, arrête de dire des bêtises et ouvre-le.

Je détache délicatement le scotch du papier (on ne sait jamais, il pourra toujours resservir pour un prochain cadeau ! Une manie de mamie que je tiens depuis toujours et qui exaspère ma sœur...) et découvre une boîte en carton mentionnant en son centre un nom plein de promesses : Canon EOS 700D.

- Waouououou ! Génial ! Un appareil photo reflex.

Cette fois-ci, je fais sauter le scotch du couvercle de la boîte sans ménagement et sors mon trophée.

- Magnifique !!! On dirait un appareil de pro.

Marcel acquiesce d'un hochement de tête :

- Il doit faire des photos pas trop mauvaises.

- Tu rigoles ! Je vais m'éclater avec cela.

- La batterie est chargée si tu veux l'essayer.

- Depuis le temps que j'en rêvais... Merci Poute, c'est trop beau, je m'exclame en plantant deux gros baisers sur ses joues.

Désobturation de l'objectif, positionnement de l'œil sur le viseur, pressage délicat du déclencheur. Dzzzziiiccccc, tchaaaaccc : mise au point automatique. J'appuie !

Marcel est dans la boîte. Instantané de bonheur.
Joyeux anniversaire, Julia.